

# Extraits d'un entretien avec Jean Laplanche

propos recueillis par Alberto Luchetti<sup>1</sup>

AL: Pourquoi votre insistance, ces dernières années surtout, mais certainement pas ces seules dernières, sur la scientificité de la psychanalyse, en sachant que beaucoup de gens préfèrent une vision plus « souple » de la psychanalyse ?

JL : Oui, c'est certainement pour moi une préoccupation ancienne, mais qui ne fait qu'augmenter devant la « mollesse » de la pensée psychanalytique en général, sa mollesse et sa divagation. C'est-à-dire qu'on dit à peu près n'importe quoi, dans n'importe quelle langue, et on se soucie peu d'être compris. Nous sommes très critiqués par les milieux intellectuels en général, et les milieux scientifiques en particulier, qui pensent que n'y a pas de dialogue possible avec les psychanalystes. Or, je pense qu'il faut rétablir cette possibilité et que celle-ci n'est possible que sur la base de ce que j'appelle la scientificité : un accord minimum sur ce qui est rationnel et ce qui ne l'est pas, ce qui est admissible et ce qui ne l'est pas, ce qui est réfutable et ce qui ne l'est pas.

AL : Mais le problème de la scientificité entraîne celui de la vérité possible, de pouvoir saisir la vérité des théories, des hypothèses, des modèles de la psychanalyse.

JL : Je crois que l'idée de vérité est toujours restée, pour tout le monde, en dehors des prises directes de l'intellect. Les plus grands épistémologues pensent que nous n'en n'avons qu'une approximation, mais il n'empêche pas que la vérité reste là comme un idéal. Nous n'avons pas à penser que nous détenons la vérité comme une chose, nous ne la détenons nullement : nous proposons des modèles qui essaient de s'approcher le plus possible de la vérité, mais ces modèles sont éminemment caducs, réfutables, c'est-à-dire qu'un jour ou l'autre il est certain qu'ils seront remplacés par d'autres, plus adéquats.

AL : Vous faites souvent référence aux travaux de Popper qui pourtant semblait mettre la psychanalyse dans un coin, en dehors de la science.

JL : Oui. Il y a deux Popper. Il y a le Popper qui a critiqué la psychanalyse, et je crois que malheureusement il ignorait à peu près tout de la psychanalyse. Il en connaissait seulement les aspects les plus divagants, par exemple Adler, ou les plus métaphysiques. Popper ignorait tout de la psychanalyse freudienne. Il connaissait la psychanalyse essentiellement par sa branche adlérienne. Il n'a jamais discuté Freud véritablement à partir de ses propres concepts.

AL : Et l'autre Popper ?

JL : En revanche l'autre Popper, tout à fait passionnant, c'est celui qui a dit finalement – je reprends cette formule, je ne sais pas si c'est de lui, je la connais depuis fort longtemps – « La nature ne dit jamais oui, elle dit toujours non ». C'est-à-dire que la nature n'affirme jamais une vérité mais qu'elle est toujours à notre disposition pour réfuter une assertion fautive. C'est évidemment quelque chose qui a l'air purement négatif, alors que c'est en réalité très positif, car cela ouvre la possibilité à toute une imagination créative de modèles. L'homme est créateur de modèles. Des modèles qui essaient de s'adapter le plus possible à la réalité qu'il étudie. Mais ces modèles ensuite sont soumis à « réfutation ». Ils ne sont pas pour autant soumis à « vérification », en ce sens qu'on ne cherche pas à montrer que  $x$  fois cela sera réussi, mais on cherche le point où cela pourrait être faux. Evidemment, c'est ce point là qui peut tout mettre en l'air. Il est clair que le poppérisme que je décris là est un peu radical. Le poppérisme depuis Popper s'est beaucoup adouci. Popper ne dirait plus de nos jours, et les poppériens ne diront plus, que tout un système de pensée va s'effondrer sur la foi d'une seule expérience négative. Il y a des expériences qui ne touchent qu'à une partie périphérique d'un système, alors que le centre s'avère lui beaucoup plus dur, et résiste bien aux expériences négatives.

---

<sup>1</sup> Cet entretien, publié dans le quotidien *Il Manifesto (Roma)*, s'est déroulé à l'issue des Journées Internationales Jean Laplanche qui se sont tenues à Lanzarote (Espagne), en juillet 2006. Cette version a été mise au point par Alberto Luchetti, Vincent Magos et Francis Martens et revue par Jean Laplanche.

AL : Vous pensez que Freud lui-même était poppérien *ante litteram* ?

JL : Oui, je pense que souvent Freud était poppérien avant la lettre. Par exemple, il a écrit un article qui s'appelle « Une conception de la paranoïa contredisant la théorie psychanalytique de cette maladie ». Eh bien, cette description d'un cas négatif est typiquement poppérienne. Même si cette description d'un cas négatif aboutit au fait que ce cas n'est pas aussi négatif que cela, parce que Freud évidemment n'aimait pas beaucoup trouver des cas vraiment négatifs... Il n'empêche qu'il en a exploré un pour montrer qu'il n'est pas aussi négatif qu'il semblait au premier abord. La question était celle du fondement homosexuel de la paranoïa.

AL : Toutefois, si Freud adopte et choisit la vision du monde de la science, vous disiez aussi qu'il ne réfute pas les autres conceptions du monde. Est-ce qu'il y a donc place pour elles ?

JL : Je pense qu'il n'y a guère place pour les autres conceptions. Freud n'était pas aussi tolérant que vous le décrivez. Il était très négatif vis-à-vis de la vision religieuse notamment. Il l'a critiquée de façon extrêmement vive. Je pense que Freud était un scientifique relativement dur. Nous serions certainement beaucoup plus tolérants que lui, de nos jours.

AL : C'était la même chose pour la vision du monde de la philosophie ?

JL : Oui, tout à fait. La philosophie, pour lui, pose de vrais problèmes mais avec des solutions plus ou moins imaginaires.

AL : A propos de la scientificité de la psychanalyse, pensez-vous que votre «théorie de la séduction généralisée» puisse rediriger la psychanalyse vers sa vocation scientifique ?

JL : Je suis resté très rationaliste et très freudien, même si peut-être plus tolérant que lui par rapport aux autres visions du monde. Mais certainement, ma visée personnelle est scientifique : je pense que toute assertion qui n'est pas susceptible d'être réfutée dans un débat n'a pas de valeur. Ceci implique donc débat entre personnes, pas seulement entre idées.

AL : Dans ce sens, la théorie de la séduction généralisée peut soumettre des propositions à ce travail de falsification, de mise à l'épreuve ?

JL : Oui, mais il faut être très prudent parce que beaucoup des éléments de la théorie de la séduction généralisée sont difficiles à falsifier. En effet, ils ne sont pas des éléments de type expérimental. Ils ne sont pas même des éléments d'observation au sens classique du terme. Ils se retrouvent au cours de la cure psychanalytique, ce qui est très spécial par rapport à la situation d'observation dans le monde des objets externes.

AL : A ce propos, vous avez souligné trois concepts qui sont à la base de la théorie de la séduction généralisée mais aussi de la psychanalyse : la conception de la sexualité infantile en tant que pulsionnelle, de l'inconscient par définition sexuel, et aussi du refoulement. C'est ça le noyau de la psychanalyse ? son objet ? avec les conséquences sur sa méthode ?

JL : Je dirais que ces sont les thèses principales de la théorie de la séduction généralisée. En fait, pour moi, elles sont un peu différentes et se retrouvent dans ce que j'appelle la «situation anthropologique fondamentale», c'est-à-dire la confrontation d'un adulte et d'un *infans*. Autrement dit, d'un tout petit enfant qui n'a pas encore d'inconscient et d'un adulte doté, lui, d'un inconscient sexuel comprenant la sexualité infantile. Entre les deux sont présents d'emblée les trois éléments, au cours d'un dialogue qui d'abord ne se passe pas sur le plan de la sexualité (parce que d'un côté il n'y pas encore de sexualité), mais sur le plan de ce qu'on appelle l'attachement. Mais ce registre de l'attachement se trouve vite «compromis», c'est-à-dire infiltré par des éléments sexuels venant de la part de l'adulte. C'est cela qui déclenche un processus, d'abord chez l'adulte et ensuite chez l'enfant, qui se trouve en somme désorienté par des messages qu'il ne comprend plus comme il les comprenait, tant qu'ils étaient simplement des messages d'amour et d'attachement. À ce

moment-là, il se produit un déficit de traduction, un déficit de compréhension, qui amène ces messages à être stockés, disons conservés, un certain temps avant que le sujet n'essaie de les traduire à sa façon. Il faut évidemment qu'il en ait les moyens : une grande partie de ceux-ci lui sont fournis notamment par l'environnement extérieur, c'est-à-dire par tout ce que l'univers véhicule d'idées, de mythes, de schémas de compréhension les plus divers.

AL : Les narrations aussi, des histoires qui sont culturelles mais aussi familières... Vous avez une conception de l'inconscient qui me semble très prégnante : « l'inconscient nous rappelle pour toujours que nous ne gravitons pas autour de nous-mêmes, ni autour d'un ça pulsionnel de nature biologique ». Vous combattez l'idée que l'inconscient émergerait seulement de l'organisation biologique.

JL : Oui, tout à fait. Ce n'est pas pour autant que je nie l'importance du biologique, sur d'autres plans que j'appelle des plans « instinctuels », et qu'il faut distinguer du « pulsionnel ». Par instinctuel, il faut entendre ici l'autoconservatif avec ses montages biologiques. De même, on peut dire que la sexualité adulte, qui doit se faire sa place à côté de la sexualité infantile au moment de la puberté, possède elle aussi un fondement instinctuel et non seulement pulsionnel.

AL : A propos de la « situation anthropologique fondamentale », vous disiez qu'elle met l'enfant en situation d'avoir quelque chose à traduire, mais qu'elle expose aussi l'adulte à sa propre sexualité infantile.

JL : Oui, bien sûr. L'adulte lui-même est ignorant de la sexualité infantile qu'il véhicule. Tout au moins dans les cas mineurs, dans les cas normaux, ou névrotiques. Je ne parle pas des cas psychotiques, pervers, où la sexualité infantile fait explosion dans le comportement, ce qui est un tout un autre cas.

AL : À ce propos, il y a un autre souci contemporain qui trouve place dans vos écrits : celui du crime sexuel et aussi de l'inceste. Vous avez dit : dès le moment où l'on soutient que la sexualité infantile n'est pas innée, mais qu'elle surgit - comme le fantasme - au sein d'un dialogue adulte-enfant, dans lequel l'initiative sexuelle vient de l'adulte, alors on est amené à revoir complètement la perspective du crime sexuel.

JL : On est amené d'abord à renverser tout simplement la perspective du complexe d'Œdipe : à considérer que sa racine, l'origine de l'action sexuelle, n'est pas le fait de l'enfant, comme le prétend Freud, mais bel et bien du parent qui séduit l'enfant. Dans cette perspective, le complexe d'Œdipe, tel que Freud le décrit, n'est qu'un retournement défensif, autoaccusateur, une sorte d'identification à l'agresseur, pour reprendre le terme de Ferenczi. L'enfant s'identifie à l'agresseur sexuel en déclarant qu'il est l'auteur du crime sexuel...

AL : Il ne s'agit pas ici seulement de votre théorie, mais d'un diagnostic que vous portez sur la situation actuelle, culturelle et sociale, à propos notamment de l'évolution de la famille, de la sexualité et des méthodes de procréation.

JL : Bien sûr. Il y a là quelque chose qui est en train de se modifier profondément. Il y avait un cadrage strict, pendant une période historique relativement limitée, mais ce cadrage est devenu de plus en plus obsolète. Il est malgré tout question de savoir comment la sexualité infantile sera à nouveau cadrée. Elle ne peut pas rester anarchique, faute de quoi elle conduit tout simplement à la mort. Ce que j'appelle « pulsion de mort », c'est la sexualité infantile fonctionnant de façon purement anarchique.

AL : Concernant l'Œdipe, vous disiez que c'est une narration servant à encadrer cette sexualité pulsionnelle qui a des effets déliants. Mais cette narration semble devenir toujours plus faible et plus défaillante...

JL : Oui, mais il ne faut pas exagérer. L'Œdipe a encore une prégnance formidable, il est encore l'essentiel de la plupart des séances psychanalytiques. Il faut donc être très modeste dans ce qui est prospectif. C'est à long terme que l'Œdipe deviendra une structure de plus en plus inefficace.

AL : Toutefois, vous dites qu'aujourd'hui c'est à mesure que la « loi » du complexe d'Œdipe se délite ou se raidit qu'elle laisse échapper le crime sexuel. Est-ce que vous pensez qu'il y a une augmentation de ces crimes, ou il y a quelque chose de plus « déliant » dans leurs caractéristiques ?

JL : Il est difficile de porter un jugement quantitatif sur un phénomène qui n'a pas été quantifié autrefois. Il y a cent ans, on ne quantifiait pas le crime sexuel, on était incapable de dire dans quelle proportion il se produisait. Il est donc tout à fait difficile, voire impossible, de dire si le crime sexuel a augmenté. Il n'empêche qu'il est passé au premier plan de la scène depuis quelques années. Il a effectivement pris une potentialité et une toxicité différentes. Je pense que le crime sexuel est essentiellement commis par l'adulte sur l'enfant. Mais j'élargis l'idée de crime sexuel en disant qu'on peut se demander si tout crime n'a pas en son fond un élément sexuel ? Ça, c'est une question métapsychologique des plus profondes : à propos de tout criminel, disons même le voleur le plus banal, et l'assassin bien évidemment, se demander s'il n'y a pas quelque chose de sexuel dans son acte, quelque chose de profondément inconscient mais néanmoins présent.

AL : Pensez-vous la même chose pour les crimes qui ne sont pas seulement individuels, mais de groupe, d'Etat, etc. ? Vous avez mentionné, il y a quelques années, les crimes en Yougoslavie, au Cambodge...

JL : Il est certain que les crimes des camps de concentration, qu'ils soient de droite ou de gauche, sont marqués d'une forte connotation sexuelle. Ce fut un argument caché, mais au fond évident. Maintenant, concernant le crime collectif, disons mafieux ou le crime organisé en col blanc, l'aspect sexuel est beaucoup plus caché. A mon avis, il y a un aspect homosexuel important qui serait à mettre en évidence.

AL : Et donc sur lequel la psychanalyse a quelque chose à dire...

JL : ...sur lequel la psychanalyse a quelque chose à dire...

AL : ...à partir d'une conception très rigoureuse de son objet, parce que c'est ça votre préoccupation à propos de la théorie, de la précision dans la définition des concepts, des termes, et des rapports entre eux.

JL : Un objet qui est essentiellement la sexualité.

AL : Vous disiez aussi, à propos du crime sexuel, que ce qu'il gagne en importance va aussi de pair avec un évanouissement de l'inceste et de sa signification. Qu'entendez-vous par là ? Importance accrue des crimes sexuels, mais néanmoins l'inceste va perdre sa signification ?

JL : L'inceste perd sa signification déjà du fait que les catégories familiales perdent leur signification et que, dans le crime sexuel, nous voyons souvent le rapport adulte-enfant mis au premier plan plutôt que le rapport parent-enfant. Donc déjà, de ce point de vue là, l'inceste se défait en même temps que se défont les catégories parentales. Elles s'amollissent jusqu'à devenir presque insoutenables : à partir du moment où les familles sont totalement « recomposées », où se situe l'inceste véritable ?

AL : À ce propos, vous parlez toutefois de sociétés où il n'y a ni père, ni mari – les Moso de Chine, par exemple – en disant qu'on peut penser une organisation, une façon de lier et encadrer le sexuel, sans nécessairement utiliser les mêmes catégories. Il y a beaucoup de gens qui parlent d'ailleurs d'une sorte d'évanouissement du père ou de la fonction du père, que vous-même du reste mettez entre guillemets.

JL : Je pense que la « fonction du père » va forcément s'évanouir avec la dilution des catégories familiales traditionnelles. Le père devient un beau-père, au mieux, un père adoptif - ce qui n'est pas la même chose - et le père biologique est souvent de plus en plus loin et absent. Je crois que la fonction du père dans la réalité même va diminuer. Nous avons donc à trouver d'autres modes de structuration. L'être humain est dans l'obligation de trouver les moyens d'encadrer la sexualité infantile, la sexualité infantile perverse. S'il ne le fait pas, il va à sa mort. Aussi bien à sa mort collective qu'à sa mort individuelle.

AL : Il y a aussi un autre risque, mais peut-être est-ce le même que celui dont nous parlons : celui d'un évanouissement aussi du désir. Par exemple, vous avez souligné la fonction structurante de la renonciation pulsionnelle - parce que la pulsion est en elle-même inconciliable - mais en précisant que la renonciation n'est pas l'anéantissement de la pulsion. Ça me semble proche d'un risque actuel d'évanouissement du désir : avec une multiplication des satisfactions, mais sans la possibilité de désirer.

JL : Je pense que le désir se retrouve quand même, notamment dans les sublimations. Nous avons beaucoup de sortes de sublimations dans la société actuelle, comme dans toute société. Le désir trouve là une de ses voies majeures d'accomplissement.

AL : On ne devrait donc pas être pessimiste ni s'alarmer à ce propos. Certains néanmoins parlent beaucoup de la mort du désir dans une jouissance élargie.

JL : Bien sûr. Mais je ne me retrouve pas tellement dans cette idée. Je pense que le désir est toujours présent tel que nous le trouvons en psychanalyse Extrêmement vif. Même sous ses formes décalées.

AL : Nous nous sommes retrouvé ici [à Lanzarote], après quelques années, à réfléchir autour de la psychanalyse et de votre théorisation. Quelle est votre impression avec le recul de ces années ? Y a-t-il a des choses qui vous rendent optimiste ?

JL : Ecoutez ! Quand on sort de telles journées, on est forcément optimiste. Bien sûr, il s'agit d'un tout petit nombre, mais de gens convaincus et, en même temps, pleins de créativité. Ce ne sont pas des dogmatiques, mais des gens qui, à partir d'une certaine proposition qui est la mienne, se montrent extrêmement créatifs. Dans cette mesure, il y faut espérer qu'il ait un essaimage de la théorie de la séduction, dans des cercles plus vastes que le cercle très concentré des vingt-neuf personnes qui se sont réunies ici pendant quatre jours.

AL : Votre livre sur l'«après-coup», *Problématiques VI*, vient de sortir. Il touche à une question métapsychologique mais aussi, peut-on dire, à l'expérience subjective du temps, de son passage, et de la possibilité de lui donner de nouvelles significations, de revivifier le passé pour le traiter et le féconder. Ainsi, le passage du temps pourra-t-il élargir le champ de votre théorie ?

JL : Je suis persuadé que cette théorie se montrera féconde, que des champs immenses sont encore à explorer, et qu'il reste à d'autres à le faire. Notamment le champ des perversions, des psychoses, et des états-limites, qui restent à explorer de façon clinique et théorique en même temps.

AL : A ce propos, vous avez annoncé la création d'une fondation.

JL : Un de ses buts serait certainement celui-là : l'expansion de la pensée qui s'intitule «Nouveaux fondements pour la psychanalyse», essayer de refonder la psychanalyse sur de nouvelles bases plus simples. On a beaucoup insisté sur le fait que cette théorie s'avère finalement beaucoup plus simple que les théories de la psychanalyse classique - aussi bien la freudienne que la lacanienne - qui s'emmêlent dans leur développement. Prenez des textes comme celui de Freud sur *Inhibition, symptôme et angoisse* : vous vous rendez compte à quel point la pensée est embrouillée. Eh bien, chez Lacan c'est la même chose. Chez Mélanie Klein, c'est la même chose aussi. Je crois qu'il y a un besoin de simplification, et que si la théorie de la séduction généralisée apportait une base de simplification - quelque chose d'intelligible pour chacun et en même temps capable de rendre compte des faits - ce serait déjà un grand point, un bon départ.

AL : Ce serait aussi un cadre permettant d'intégrer les contributions venant, par exemple, des auteurs que vous venez de citer...

JL : Tout à fait...

AL : Et aussi d'autres... mais également des apports issus d'autres disciplines. Ainsi, vous avez souligné que critiquer le biologisme de Freud et d'autres courants de la psychanalyse ne signifie pas...

JL : ...critiquer la biologie, ni la problématique de la biologie. La question des neurosciences, c'est beaucoup plus complexe. On n'a pas encore vraiment trouvé la clé de l'approche, mais je pense qu'il y en a forcément une.